

*J'aime un coursier jeune et farouche,*  
Dont l'écume inonde la bouche  
Et qui fait pleuvoir sur mon sein  
Le sang dont il baigne son frein !  
J'aime que son regard s'allume  
Quand l'airain parle de combats,  
Que sous ses pieds la terre fume,  
Que le rocher vole en éclats !

J'aime une belle désolée  
Qui, palpitante, échevelée,  
Fait étinceler sur mon sein  
Le poignard que brandit sa main !  
J'aime qu'une pudique rage  
Arme d'éclairs son grand œil noir ;  
Que toutes les voix du rivage  
Répondent à son désespoir !

Qui fuit là-bas parmi la plaine ?  
Où vont ces vieillards hors d'haleine,  
Ces pâtres poussant à grands cris  
Enfants et troupeaux ahuris ?  
D'où vient que partout à la ronde  
Mille échos hurlent à la fois ?  
Holà ? qu'est-ce ?... la fin du monde ?  
Non ! c'est Lut qui sort de ses bois !

Lut ! Lut ! c'est le nom qu'ils me donnent,  
Le titre dont ils me couronnent !  
De leurs calendriers de nains  
Pas un nom ne m'allait aux reins !  
Lut, c'est le sombre météore  
Que la peste suivra demain !  
Lut, c'est la foudre qui dévore,  
C'est tout l'enfer brisant son frein !

Pourtant, j'eus un nom doux à dire,  
Que nul n'aurait osé maudire,  
Un nom de mère, un nom de sœur,  
De ces noms que donne le cœur !  
Qui donc en a voulu l'échange ?  
Qui brisa mes rêves d'enfant ?  
Qui fit un démon de cet ange ?  
Qui le premier me dit : « brigand ! »

Je sais une verte colline  
Où fleurit la blanche églantine ;  
Je sais un lac où d'un ciel pur  
Se mire le riant azur ;

Un noir rocher pend sur sa rive,  
Du rocher s'élançait une croix ;  
Le nautonier, l'onde plaintive,  
Le soir y confondent leurs voix.

Oh ! quand venait la primevère  
Que de fois j'y suivis ma mère,  
Folâtre et du pieux chemin,  
Habile à retarder la fin !  
J'allais poursuivant l'hirondelle  
Ou le papillon sur les fleurs ;  
A l'une j'enviais son aile,  
A l'autre ses vives couleurs !

Une larme sous ma paupière !...  
Une larme !... pour toi ma mère !  
Pour toi, pour toi cette autre encor,  
D'un cœur brisé dernier trésor !  
Vous dont le souvenir me brave,  
Visions de mes anciens jours,  
Que voulez-vous, rêves d'esclave,  
Ah ! fuyez ! adieu pour toujours !

Hier, en bon et saint ermite,  
A la cité je fis visite ;  
Une potence, élégamment,  
Y balançait un fruit vivant ;  
On eut dit que, fuyant la terre,  
Il se jouait avec le vent !  
Ce gai danseur... c'était mon père !  
Buvois aux destins du brigand !

Sous ce crâne où l'or étincelle  
A rayonné l'œil de ma belle !  
Qu'il pare nos bruyants festins  
Et veille encore à nos destins !  
Restes chéris, coupe sacrée,  
Qu'un vin pur inonde tes bords !  
Qu'à jamais ma lèvre altérée  
Y puise de nouveaux transports !

Oh ! comme à l'heure du carnage,  
Élénore, une sombre rage  
Faisait flotter tes noirs cheveux  
Sur ton front sillonné de feux !  
Terrible comme la tempête  
Qui rugit aux cimes des monts,  
Comme la louve qui s'apprête  
A défendre ses nourrissons !